PHILIPPE CAILLAUD

Recourir à l’imaginal :
une voie possible pour le Qi Gong

« Retour est le mouvement du Dao ; Faiblesse son plus noble recours. »
(D’après Laozi, Dao De Jing, chapitre 40)

ARTICLE

1. Du point de vue de la poésie

La transmission au sein des arts internes chinois passe autant par l'intégration minutieuse de chaque élément technique que par la métaphore ; et la métaphore mène sur le chemin subtilement, profondément, assurément, à tout le moins pour qui en perçoit les nuances.

Par ailleurs, la tradition insiste sur le travail lent, patient, persévérant et en conscience. Pas à pas est l'expression reine qui guide l'apprentissage.

La métaphore mène à la poésie, à une poésie qui invite à faire le lien entre un ressenti indicible et un agir bienveillant. À elles deux, elles sont la source de l'enchantement qui soutient durablement le labeur quotidien. Elles sont des agents de perméation. La transformation du corps et du soi qu’elles proposent s’inscrit dans ce dépassement du et par le verbe.

La poésie appliquée aux arts internes raconte des histoires qui permettent de se placer dans notre propre corps, tout autant qu'elles placent le corps dans son contexte multi-relationnel. Ces histoires participent tout autant au travail concret de la chair que le pur raisonnement. Tel est le cœur de la méthode.

Des histoires, donc, mais pas n'importe quelles histoires !

Ce n'est pas un mode d'emploi, ni un trousseau de clés, moins encore une recette.

C'est une saveur, une fragrance, une texture, une sensation. C'est le flan sucré dans lequel on adore croquer et trouver la cannelle.

Pour autant, cela ne revient pas à chercher, au prix tant de l'erreur que de sa propre perdition, à donner corps à nos fantasmes.

C'est comment se laisser guider à travers le paysage interne du soi ; c'est le souffle narratif mêlé au souffle vital.

Certes, cela conduit sur un chemin incertain, vers un horizon toujours plus lointain. Ne vaut-il pas mieux, cependant, marcher à son rythme, colline après colline, vers un horizon qui nous guide, plutôt que courir en avant ou en tous sens tandis qu'on se fuit soi-même ? Il est certainement trop tentant de se laisser prendre dans la gaine des contraintes surajoutées et par le bercement sirupeux des illusions.

Une fois perdue l'illusion, mais pas le rêve — à tout le moins une fois réduits les risques les plus grands d'écart à notre équilibre centré —, il reste la connexion essentielle. C'est lorsqu'on prend garde à tout cela que jouer avec les chimères, avec les sensations, prend sens. L'imagination active permet alors d'incorporer un à un les principes internes, proposant un lacis de représentations transitoires qui ne cherchent que l'effacement. C'est Arlequin aux mille facettes qui, revêtant le blanc de Pierrot unifié, découvre que les

variations infinies qui valent ne sont point sur son vêtement, mais au profond de sa chair.

Le langage des arts internes écrit sur soi comme le pinceau du calligraphe dessine sur la feuille : semblablement à l'oracle des écailles de tortue ; car le trait comme jaillissement vient de ce que quelque chose s'exprime en dedans.

Ce langage est l'essence même qui, intime, impose *in fine* son silence calme et déterminé, et manifeste au dehors ce qu'il porte en-dedans.

Laissons s'exprimer notre voix intime. Jouons avec le langage qui lui donne corps.

ARTICLE

2. Du point de vue de l'expérience

À titre personnel, je n'intègre jamais aussi bien un principe qu'après l'avoir dessiné. Mon dessin est cependant assez médiocre, c'est l'évidence ! Ce pourquoi il m'arrive de recourir à des outils numériques, ce qui me permet alors d'explorer, de questionner, de tester, de visualiser, de varier, d'approfondir, de changer de point de vue... C'est en usant tantôt du crayon, tantôt du numérique que, au final, je ressens mieux, pour de vrai, un fonctionnement dans le corps.

Le numérique en tant qu'outil, en tant que pinceau dématérialisé, et même en tant que co-créateur de la représentation graphique, participe lui aussi du geste artistique. Le geste graphique comme prolongement du corps physique s'y joue certes différemment qu'avec un pinceau de bois et de poils de chèvre. L'élan créateur peut pourtant s'y projeter tout entier. La simplicité du trait, la consistance expressive, la beauté formelle cherchant peu à peu à se défaire des effets artificiels, peuvent y être obtenus, pourvu que la recherche expressive soit authentique et fasse en sorte de dépasser un tant soit peu la standardisation, les "clichés", le statut d'outil de la facilité. Certes, le numérique peine à reproduire l'élan vital — d'autant moins que cet élan a pour particularité de jaillir par et à travers la chair. Revenir au pinceau, au réel incarné, finit sans doute par s'imposer comme parfait retour à soi. Il n'empêche, que le support soit de pixels ou de fibres de papier, dessiner apporte indéniablement un résultat concret dans la chair

Cette recherche progressive et patiente de l'essentiel procède par affinage. Elle conduit par ailleurs à résoudre des complexités, autant sans les nier que sans excès de mentalisation — qu'il s'agisse de complexité de l'être ou de complexité des arts internes. Pratiquer, dessiner, opérer un retour sur soi, tout cela peut initier une transformation du rapport au soi, par exemple, ou à l'altérité. De quoi entrer très vite en contact avec les notions de corps symbolique.

L'essentiel n'est donc pas d'atteindre la perfection du dessin. L'essentiel est de chercher, de se poser des questions sur ce qu'on souhaite, sinon se représenter avec exactitude, du moins rendre accessible dans notre propre chair ; et ce, plus encore lorsque l'objet auquel on souhaite donner des contours est de l'ordre de l'indicible. Un dessin vaut parfois mieux que des mots, une métaphore plus qu'un millier de pages. Dessiner, avec un crayon ou avec des outils numériques, permet de trouver des chemins dans le corps et dans la psyché. C'est tout un parcours fait de tâtonnements, de trouvailles, de frustration et d'enchantement.

L'imaginal, au sens de Henry Corbin, désigne une réalité objective située entre le monde matériel et celui des purs concepts. C'est l'interface entre le sensible et l'intellectuel. Ce n'est pas de l'imaginaire au sens de l'imagination qui se satisfait du seul fictif. Dans la méthode proposée ici, je retiens cette fonction de médiation pour explorer un symbolique

agissant, ancré dans la chair. Cela n'est pas étranger à la méthode taoïste qui exprime volontiers une direction, un objectif que chacun doit apprendre à éprouver dans sa propre expérience. Chacun est alors amené à reconnaître, dans une expérience singulière, la portée plus vaste de principes censément communs.

Tandis que, chez Henry Corbin, l'imaginal concerne jusqu'aux visions prophétiques, aux archétypes, aux états spirituels, il s'agit ici d'explorer le vécu interne induit par la pratique des arts chinois, en particulier le Qi Gong. En d'autres termes, il s'agit de trouver le moyen d'entrer en contact avec les dimensions internes que la théorie décrit par des repères souvent sibyllins, souvent difficiles à se représenter concrètement. Ce moyen, donc, c'est le récit symbolique, l'alliage image-poème.

Précisons encore que la démarche imaginale proposée ici s'inscrit en contrepoint de l'enseignement et de la pratique des arts internes. Elle ne prétend ni se substituer à la pédagogie ni constituer une fin en soi. Elle est un moyen parmi d'autres d'explorer, d'éprouver et de s'approprier les principes transmis. Son intérêt essentiel tient au fait de permettre de contacter différemment le corps et ce, si possible, profondément et authentiquement. La représentation produite s'apparente au mandala dont la vocation est de s'effacer.

Cinq exemples, exposés ci-après, permettront de s’en faire une idée plus précise.

ARTICLE

3. Sur la planche à dessin

Les planches exposées ci-après sont des propositions. Elles invitent tout un chacun à expérimenter par soi-même ce que le dessin peut éventuellement apporter à la compréhension, à l'incarnation des principes internes. Ces exemples sont brièvement commentés afin d'expliciter la méthode, ses buts tout autant que ses limites. Quelques réflexions peuvent d'ores et déjà, dans cette introduction aux planches, fixer le propos.

Un dessin est quelque chose de personnel. Il se charge forcément de ce qui anime profondément celui qui dessine – à l'insu de ce dernier le plus souvent. Notons au passage que savoir discriminer ce qui appartient en propre à l'individu de ce qui tient de l'universel ne va pas de soi. Le but n'est justement pas, ici, de s'improviser thérapeute par le dessin. L'idée est même que le dessinateur garde ses dessins pour lui, jalousement ! Ne les montre que celui qui le souhaite. Je fais moi-même le choix de livrer ici plusieurs de mes productions. Pédagogiquement, il s'agit donc d'inviter les pratiquants à user pour eux-mêmes de ce que la tradition met en place depuis fort longtemps - user du symbole et de la métaphore. Certes, poèmes et images sont souvent sibyllins, et le langage technique vite abscons.

Faut-il, alors, que le transmettant cherche à gommer toute induction dans l'imaginaire symbolique du pratiquant, à éviter de contaminer ce dernier, en quelque sorte, par les nœuds symboliques en réalité propres à l'enseignant ? L'humain est symbolique, il ne peut en être autrement. La solution passe probablement par l'honnêteté, par l'authenticité, par l'acceptation du fait que tout échange, toute communication porte son lot de symbolisme caché. D'ailleurs, le transmettant gagnera à laisser au pratiquant la possibilité de modifier ou d’écarter une image selon ce qu’elle produit dans son expérience. Il pourra même inviter le pratiquant à user de ses propres représentations.

Sans insister davantage sur ce point, il est à noter qu'il convient certainement de ne pas confondre objectivité et standardisation. Le transmettant ne peut transmettre qu'au travers de ce qu'il est, il doit composer avec. Cette transmission interroge au passage le rôle central du cœur tel que certains enseignements s'en font l'écho. Le cœur comme émetteur de ce que l'on est, et comme récepteur de ce que l'autre nous transmet, implique comme travail de fond de pacifier la zone de la poitrine. Voilà d'ailleurs un exemple typique de cohabitation entre premier et second degrés. Le cœur au sens de l'organe doit être pacifié afin que rien ne fasse obstacle au contenu du message qu'il reçoit ou ne l'obscurcisse — ce qu'on appelle vider la poitrine, sous-entendu : vidée de ses tensions physiques autant que des émotions parasites. Ce qui, qui plus est, touche à une difficulté des pratiques internes : mettre en place dès l'abord ce qui réclame des années de pratique.

Il peut venir à l'esprit qu'il existe déjà au moins une méthode qui va dans ce sens : la calligraphie chinoise. En effet, s'agissant d'expérimenter l'expression saine et créatrice de l'énergie vitale, le raffinement aigu vers lequel mène l'art de former des caractères apporte une réponse certaine. La méthode proposée ici se profile comme un autre moyen de mener vers le ressenti clair, vers la complexité devenue évidence. En vérité, l'idée est de permettre à la forme, à la chair – dans l'acception du caractère chinois *xing* –, d'émaner de ce qui les rend vives.

C’est ici que le recours à des modèles artistiques ou graphiques, voire à l’IA, demande un travail personnel de création. Certes, lorsqu'il s'agit de construire une œuvre, il est courant que le cheminement imitation-appropriation-distanciation-invention soit la voie longue et ardue à suivre. Ici, il s'agit plus modestement de porter sur la planche à dessin de quoi aller au-delà de la compréhension intellectuelle immédiate, indépendamment de toute technique graphique et de tout degré de maîtrise des techniques nécessaires pour y parvenir. Dans les pratiques internes, le cheminement personnel passe par la pratique quotidienne et patiente, par les tâtonnements, l'accroissement progressif des capacités et des compétences. D'une manière générale, quel que soit le domaine, l'apprentissage se fait par allers-retours entre ce que l'on souhaite atteindre et ce que l'on parvient effectivement à produire. Les savoir-faire s'acquièrent progressivement, modestement. Pour autant, le décalage entre une possible insatisfaction devant le dessin qu'on est parvenu à produire et l'étonnante réaction interne du corps est parfois franchement surprenant. Il peut en falloir peu, parfois, pour déclencher beaucoup. Ce qui compte, c'est le temps et la qualité du temps passés à l'exercice

En bref, il s'agit de projeter sur le papier de quoi mieux s'incarner, au gré d'un cheminement tout personnel et ce, d'après les enseignements de pratiques internes profondément transformatrices. Les planches présentées ici ont valeur d'exemples, donc, à suivre, ou même à ne pas suivre !

Exemple 1a

(La Vallée — Gardienne des origines)

« L'esprit de la vallée ne meurt jamais : il est porte du mystère,
racine du Ciel-Terre. »

Le livre de la voie et de la vertu : Tao Te King. Lao Tseu (Auteur). François Cheng (Préface). Claude Larre (Traduction). Desclée de Brouwer, 2019. (d'après Chap. 6, p. 34)



Chemin, quête incessante
de l'impossible sans raison.
Sensation, plongeon en non-pensé.

Sans-raison retrouvé nourrira l'accompli,
mais souffle contrarié n'a de place
en corps contre-formé.

Respiré-je contre moi,
souffle authentique me fuit.

Immergé en ce souffle
— à bout de raison,
au seuil de folle liberté —,
retour se fait, enfin !

Tout contre-courant, parmi les méandres :
vrai chemin qui ramène en source-terme.

Exemple 1b

« Grande pour dire qu'elle s'écoule / Qu'elle s'écoule poussant toujours plus loin / Qu'au loin en allée elle s'en retourne. »

Le livre de la voie et de la vertu : Tao Te King. Lao Tseu (Auteur). François Cheng (Préface). Claude Larre (Traduction). Desclée de Brouwer, 2019. (Chap. 25, p. 55)



(version alternative)

Chemin, quête incessante
de l'impossible sans raison.
Sensation, plongeon en non-pensé.

Sans-raison retrouvé nourrira l'accompli
mais souffle contrarié n'a de place
en corps contre-formé.

Respiré-je contre moi,
souffle authentique me fuit.

Corps déliquescent n'arpente nul sentier.
Pour fin : éreintante prison d'airain,
abysse d'acier défaite en limaille.

Éclat soudain, au sein de l'abyme,
lumineux, plié en lui-même !

M'abîmé-je en ce souffle
— à bout de raison,
au seuil de folle liberté —,
retour se fait, enfin !

Tout contre-courant, parmi les méandres,
vrai chemin qui ramène en source-terme.

Commentaire

Ces deux images partent d’une même recherche : donner une forme sensible au retour vers le soi essentiel. Cette quête ne peut se passer de l'apaisement du souffle.

La première image laisse une grande place à un vide ; ce vide est un plein de calme. La seconde multiplie les courants, les plis, les sollicitations du regard qui va, rebondissant, sur les nombreux détails de la scène. Toutes deux proposent deux tonalités d’une même exploration. Ce sont deux états différents, deux propositions distinctes.

Le rapprochement avec les poèmes permet de préciser ce que chacune met en jeu.

Au premier abord, quel rapport entretenons-nous avec l’image ? Outre les sentiments, émotions et idées, est-ce que mes yeux cherchent à créer du mouvement dans les plis, par exemple, ou voient-ils un état figé ? Interrogatif ? Bavard ou muet ? D'un point de vue plus profond, et se rapportant à notre propre état, qu’est-ce qui, dans notre manière de nous tenir, de respirer ou de chercher à appliquer les principes internes, semble faire obstacle ou faire passage ?

Le dessin devient utile lorsque ces questions trouvent un prolongement dans la pratique. Sa valeur tient alors à ce qu’il aide à percevoir, puis éventuellement à laisser la transformation se faire d'elle-même.

Laquelle de ces deux versions vous parle le plus ? Si vous deviez représenter votre propre source, à quoi ressemblerait-elle ? En une seule image, ou en plusieurs ?

Exemples 2a, 2b, 2c

(Le Puits — Sa vacuité mène en confiance à l'eau pure)

« Vider les cœurs ; emplir les ventres. / Plier les vouloirs ; endurcir les os. »

Le livre de la voie et de la vertu : Tao Te King. Lao Tseu (Auteur). François Cheng (Préface). Claude Larre (Traduction). Desclée de Brouwer, 2019.

p. 20-23

Maçonné comme un puits,
voici qu'en moi-même je descends.
— vide, offert, accueillant —

Le haut, en dedans, cède et s'ouvre ;
Mes racines puisent ;
Haut descend ; bas monte.
Tout s'amalgame alors ; centre empli.
— plein, relié.







Commentaire

Le puits donne une architecture à la descente intérieure. Sa profondeur, son ouverture et le seau qui s’y engage permettent d’imaginer un accès à ce qui demeure habituellement hors de notre perception. Le poème introduit cependant une réciprocité : le haut cède et descend, tandis que les racines puisent. La profondeur devient le lieu d’une rencontre.

La figure humanoïde déplace cette recherche dans une représentation plus directement corporelle.

Conformément à l'enseignement par lequel elle a été transmise à l'auteur de cet article, la représentation du corps-puits invite à éprouver les relations entre l’ouverture du haut, l’appui du bas et la consistance du centre.

Les différentes versions mettent en scène le couple corps-mécanisme et corps-alchimie.

Pour ce qui est de vous, quel ressenti dans l'espace du cœur et des poumons ? Quelle circulation ressentez-vous dans le haut du corps ? Dans le bas du corps ? Qu'en est-il de vos sensations internes, là, maintenant ? Et qu'est-ce que, pour de vrai, vider la poitrine ?

Exemple 3

(L'Ombre — Projection de soi depuis le centre calme)

« Utiliser l'esprit-cœur pour mouvoir le Qi. »

L'élucidation mentale des treize postures. Wu Yuxiang (Auteur). José Carmona (Traducteur)

in Maîtriser le style Yang de Taiji quan. Fu Zhongwen (Auteur). José Carmona (Traducteur). Le courrier du livre, 2012 ; coll. « Trésors des arts martiaux ».

p. 24-25



Préfiguration ;
éclair d'avant le geste ;
flux qui devance l'influx.

Au-devant lancée,
comme étincelle chatoie.
[Fibres traversées ;
douceur me guide,
fulgurante et tranquille.]

Rien par elle ne se délite,
Tout être mené par elle, délié, reste uni.

Là où elle va, je vais.

Commentaire

Comment représenter ce qui précède le geste sans être encore son exécution ? L’image et le poème cherchent ici à rendre sensible une orientation naissante : quelque chose se prépare, se porte au-devant, et le corps peut s’y engager. *Intention*.

L’expression « Là où elle va, je vais » donne une direction à cette recherche. Elle suggère une continuité entre la préfiguration du mouvement et son accomplissement.

Dans la pratique, on peut explorer comment cette orientation se concrétise dans le corps. Placer l'intention permet de s'alléger d'efforts conscients et contraignants : je ne cherche pas à y arriver *de force* ; je permets au corps de faire par lui-même en lui facilitant la tâche ; l'intention permet, in fine, le *laisser-faire*. Or, *laisser faire* n'est pas *rien faire* ; c'est investir son corps *autrement* et accepter, pour le moins, d'entrer en contact avec lui à partir de ce qui le compose profondément.

Est-ce que le dessin provoque chez vous, intimement, quelque chose de tangible, un accès à ce moment discret où le geste prend forme de lui-même ?

Exemples 4a, 4b

(L'Envol — Quand les ailes génèrent leur propre vent)

« Dans l'océan septentrional vit un poisson immense, qui peut prendre la forme d'un oiseau. Quand cet oiseau s'enlève, ses ailes s'étendent dans le ciel comme des nuages. »

Œuvre de Tchoang-tzeu/Chapitre 1. Vers l’idéal. (2023, septembre 9).

Wikisource (en français) : fr.wikisource.org/

Chap. 1.A., p. 28-31



Lombes creuset
Mouvant Corail
— Aspirance du cœur ;

Rivière en débord
Hanche penne élancée
— Orée floue sublimante ;

Torse éventail
Fibrilles épanouies
— Terreau humide des reins ;

Effloraison
Ailes rameaux
Oiseau province.



Commentaire

Suivant le modèle qui consiste à s'inspirer du non-humain, l’hybridation permet de trouver dans le corps des sensations d'expansion, des relations musculaires profondes, un certain comportement de l'ensemble musculo-squelettique. Lombes, bassin, ceinture scapulaire et bras sont les éléments constitutifs d'ailes dont le déploiement peut être optimisé par la pratique des arts internes. Travailler sur cette zone du corps est l'un des objectifs essentiels des pratiques internes — n'est-ce pas l'une des zones du souffle ?

Le poème fait circuler l’attention entre les différentes régions du corps concernées, en leur donnant des qualités de matière, de consistance, d’ouverture et d’élan.

Que devient le mouvement des bras lorsque leur déploiement est imaginé en relation avec les lombes et le bassin ? Comment l’ouverture de la poitrine – en vérité, de toute la cage thoracique – peut-elle participer à cet ensemble ? N'oubliez pas : vous êtes libre de modifier l’image, ou de l’abandonner, selon ce qu’elle vous permet de découvrir ou non de votre propre mise en mouvement.

À noter que les deux représentations proposées ici n’échappent pas entièrement aux charges symboliques et affectives qui accompagnent toute recherche imaginale. Elles portent encore la trace d’une subjectivité, peut-être même d’une certaine emphase. C’est aussi en cela qu’elles valent comme étape : non comme formes abouties, mais comme essais pour approcher une relation interne que la mise en image, à terme, devrait pouvoir simplifier. La méthode trouve ici ce qui en fait l'intérêt : l’image peut aider à sentir tout en témoignant d'un état transitoire, d'une recherche en cours. Elle se charge d’éléments personnels et suggestifs qui pourront se transformer, laisser place à autre chose, au fil de toute une chaîne de dessins et du patient cheminement.

Exemples 5a, 5b, 5c

« Les douze charges(*) ne doivent pas perdre leurs relations mutuelles. »
Huangdi Neijing, Suwen, chapitre 8 — traduction du chinois proposée pour cet article.

Vide n'est pas le rien.
Vide est le sans tension.
Le désir oriente
— renonces-y.
Sans désir permet le vrai vide.
Potentialité : contenu vrai du vrai vide.
Se réalise alors l'adéquat
— sans volonté.

Siège éminent du calme.
Vide parmi les vides.
Zone du feu doux qui s'élève.
Condition nécessaire :
joyau ardent posé sur l'étoffe velours.
[Temple d'or, écrin doux ;
Accueil velouté de l'empereur placide.]

Pas d'élévation sans ancrage profond.
Feu du Ciel – eau de la Terre.
Vitalité de l'un, vitalité de l'une :
un seul et harmonieux ensemble.
Considère la taille et ses reins : essentielle essence.
[Premier lieu de la vitalité sous le Ciel ;
Terreau fécond des célestes vergers ;
Ministère des précieux héritages.]

Centre : reliance, saine densité.
Relâchement en haut ;
Tenue par le seul sommet ;
Masse des eaux, océan des souffles.
[Porte des profondeurs, trappe dévoilée ;
Sous elle : Source-sans-agitation-et-pure ;
Vasque des alliages subtils,
tel bol de l'immortel.]

Toron souple liant toute perle polie ;
Chapelet au plus haut nuage suspendu
– jusqu'au ginseng, au plus profond planté ;
Fil agile dansant de son propre gré ;
Marée bordant toutes les provinces.

(*) Ensemble des organes, des viscères et de leurs fonctions, décrits en médecine traditionnelle chinoise et dont les relations assurent le bon fonctionnement du corps-esprit.

Planches 5a et 5b





Commentaire

Ces représentations cherchent à faire tenir ensemble deux perceptions : la consistance des espaces physiques internes du corps et leur capacité à se connecter pour former une unité. Le chapelet donne à sentir des présences distinctes (cœur, reins, ventre…), reliées et suspendues ; la vague introduit la propagation, la transformation, l'unification et la continuité.

Le texte circule entre ces deux approches. Il propose des lieux, des attaches, des profondeurs, puis les rassemble dans une même mobilité. La citation des « douze charges » apporte un écho traditionnel à cette attention portée aux relations. Les images restent toutefois des constructions symboliques personnelles : leur intérêt est d’aider à explorer comment une région du corps participe à l’ensemble, comment elle reçoit le mouvement et comment elle y contribue. Comment représenteriez-vous les relations internes d'un corps à la recherche de sa fluidité et de contact avec sa force vitale ?

Exemple 5c



Commentaire

Cette dernière représentation introduit une autre manière d'aborder les relations internes. Diverses structures et éléments symboliques sont placés dans une scène énigmatique. Les éléments sont mis en espace pour permettre de mieux les considérer individuellement, pour mieux en prendre conscience. Ils n'en restent pas moins en relation, en interaction.

La question posée par cette image concerne le lien. Qu'est-ce qui relie ces deux arbres qui cherchent à n'en faire qu'un ? Qu'évoquent cette nacelle suspendue, ses fruits, ses racines ? Pourquoi une Lune, un soleil, une boule de fibres ? Et que devient notre perception du corps lorsque nous imaginons ses différentes régions non comme des éléments séparés, non comme un amoncellement d'organes, mais comme des structures capables de dialoguer ?

Ici, pas de réponse unique, mais une invitation à chercher dans le corps ce que ses relations rendent possible.



TEXTE DE CLÔTURE

Fermeture

Tradition se maintient au fil des métamorphoses inventives.
Tout ce qui précède : gravé dans le récit, pourtant sans cesse renouvelé.
Par cette voie, accéder au dedans
— plongeon en image-soi.

Leçon toujours ; achèvement jamais.

Suet conduit aux contrées enfouies :
fabuleux voyage en mer intérieure et cinabre.

Persévérance, courage ; ingénuité en retour.

Océan de joie ; étonnement ; et miracle.

Passe-muraille ;
vent traversant les serrures
— inutile tout carouble lorsque frontières sont dissoutes.

Mille passes,
mille mercis ;
mille infinis.

le 5 novembre 2026

Textes et poèmes : Philippe Caillaud. Images conçues avec l'aide de ChatGPT et de Venice.